

il faut renouer le sentiment , parce que ça pourrait nuire à ton avancement ; vois-tu , faut jamais parler politique.

MOLIEN.

Qu'euque c'est que ça , la politique ?

PHILIPPE.

Tu ne le sais pas ? tant mieux , mon garçon . Le troupier boit , se bat , et puis se bat et boit , rien de plus , il est payé pour ça ; il touche ses trois , quatre ou cinq sols , plus ou moins , suivant le grade , et voilà l'histoire du troupier .

MOLIEN.

Sans adieu , l'ancien ; en vous remerciant du conseil . Comme ça , motus sur notre nouveau général en chef .

PHILIPPE.

Oui , mon petit , sans adieu ; c'est moi qui paie .

( Philippe va payer au comptoir , et Molien s'éloigne pour retourner à sa caserne . )

SCÈNE IX.

\*\*\*

LE MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

\*\*\*

( M. de la Bourdonnaie entre dans son cabinet ; il est suivi de quelques nouveaux employés qui viennent pour recevoir les instructions de l'excellence . )

M. DE LA BOURDONNAIE.

Il me faut des hommes qui pensent bien , messieurs , et je ne fais aucun cas des talens , des services qu'on peut rendre... Il y a ici des gens qui pensent mal , très-mal , et j'y mettrai bon ordre . Mes bureaux sont infectés de libéralisme , et je les désinfecterai ; je compte sur vous , messieurs , pour m'aider à distinguer le bon grain de l'ivraie , car je ne puis être partout . Vous , de votre côté , soyez assurés que je vous soutiendrai , que je vous récompenserai . Allez , rendez-vous à vos bureaux respectifs .

( Il fait signe à l'un des employés de rester , et les autres sortent en s'inclinant respectueusement devant l'excellence . )

M. TROUVÉ.

Eh ! bien , monseigneur , vous y voilà enfin arrivé , au ministère ! Et moi qui m'étais fait in-

dustriel, qui avais renoncé à l'administration, je me trouve lancé de nouveau dans la carrière des honneurs : est-ce singulier, cela? Quand nous avons un journal à nous, un journal, notre propriété exclusive, dont ce bon Sanlot-Baguenault faisait tous les frais, nous ne pouvions même parvenir à faire parler de nous; nous faisons de l'opposition *gratis pro Deo*. Et quand nous étions dans une situation presque désespérée, la fortune nous prend tous deux par la main, et nous campe au beau milieu de cet hôtel!

M. DE LA BOURDONNAIE.

Ma foi, mon cher ami, j'en suis tout aussi étonné que vous. Ah! à propos, comment trouvez-vous monsieur de Polignac qui s'avise tout-à-l'heure de me faire un petit sermon sur la modération, à moi! Avec sa modération, il nous faudrait déménager avant quinze jours; mais comme c'est un bon-homme et qu'il ne faut pas le heurter dans son opinion, je lui ai promis d'être modéré... Eh! n'est-il pas très-plaisant avec sa modération!

M. TROUVÉ.

Et envers qui?... Je vous le demande un peu; envers des gens qui prêchent d'exemple. Ah! les feuilles libérales vous ménagent; vraiment; elles ménagent le nouveau ministère! Jamais on n'a

vomi tant d'injures, jamais on n'a plus abusé de la liberté de la presse; c'est la licence...

M. DE LA BOURDONNAIE.

De quatre-vingt-treize... Qu'on lise le *Moniteur* de quatre-vingt-treize, et qu'on compare.

M. TROUVÉ, *troublé*.

Le *Mo...* le *Moniteur*, monseigneur?

M. DE LA BOURDONNAIE.

Ah! pardon, mon cher ami; où diable ai-je l'esprit... ne parlons plus de cela... Oui, je serai modéré à mon tour; et puis, pas de réaction, m'a-t-on dit aussi, pas de réaction! Ce qui veut dire qu'il faut laisser les jacobins dans leurs places; les jacobins administrer la France! J'entends et je prétends faire ce que je voudrai dans mon ministère: que monsieur de Polignac fasse, agisse à sa guise chez lui, à ses affaires étrangères, moi je suis le maître chez moi.

M. TROUVÉ.

Vous avez bien raison, monsieur le comte, vous avez bien raison! point de faiblesse, point de concession, et ça ira, ça ira...

M. DE LA BOURDONNAIE.

Défaites-vous donc de ces mauvaises locutions, mon cher ami; votre ça ira est le refrain d'une chanson funèbre...

M. TROUVÉ.

C'est vrai, monseigneur, c'est vrai ; mais cette maudite mémoire, elle me joue souvent de si vilains tours !

M. DE LA BOURDONNAIE.

Voyons, il n'y a pas un instant à perdre ; il faut frapper de grands coups ; m'avez-vous apporté la liste de préfets ?

M. TROUVÉ.

Oui, monsieur le comte, la voici.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Bien, mon cher, nous avons beaucoup d'épurations à faire. (*Il parcourt la liste.*) Quoi ! à peine si j'en rencontre un de 1815 ! je ne vois que des préfets de fabrique nouvelle ; je n'en veux pas ; mon cher, reprenez cette liste, et faites-moi un rapport très-circonstancié sur chacun des individus qui la composent ; puis nous procéderons catégoriquement.

M. TROUVÉ.

Catégoriquement !... c'est-à-dire, avec méthode, pour ne pas nous tromper.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Non, non, ce n'est pas cela. Ah ! mon cher, vous, mon ami, mon confident intime, vous connaissez encore si peu mon système !

M. TROUVÉ.

Catégoriquement !... par catégories ?...

M. DE LA BOURDONNAIE.

Allons donc ! on a bien de la peine à vous faire comprendre quelque chose. Oui, ce sont des catégories que je veux dresser... Sans catégories, mon cher ami, point de salut !

M. TROUVÉ.

A la bonne heure, monsieur le comte... Je commence même à me rappeler qu'au bon temps de 1815, vous aviez déjà voulu essayer votre système des catégories !... mais la malveillance...

M. DE LA BOURDONNAIE.

Dites plutôt, mon cher ami, que l'impéritie ministérielle étouffa ma voix ; les esprits étroits de cette chambre, où se trouvaient cependant quelques bonnes têtes, ne purent m'apprécier ; mon mérite fut méconnu, mon système repoussé : aussi, voyez où nous en sommes ! Que si l'on m'eût écouté alors !

M. TROUVÉ.

Eh bien ! monsieur le comte, vive les catégories ! Je vais me pénétrer de votre excellent système, et faire le plus tôt possible un rapport catégorique sur messieurs les préfets ; car il y a urgence et péril en la demeure.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Moi, de mon côté, je vais m'occuper du personnel de mes bureaux ; cela me regarde ; il faut que dans trois jours il n'y ait pas un seul employé libéral chez moi.

(L'excellence s'assied devant son bureau , et l'employé sort.)

## SCÈNE X.

LE CABINET DE M. DE POLIGNAC.

(Il est debout, et parcourt quelques journaux avec humeur.)

M. DE POLIGNAC.

C'est infâme ! on ne traite pas ainsi un homme de mon rang, de mon nom, de mon caractère... un prince ! S'ils ne respectent pas le ministre, au moins qu'ils respectent le prince ! Mais non, ces feuilles jacobines, elles n'ont aucun égard pour la noblesse... Mais ce pauvre la Bourdonnaie, il en a aussi sa part... Oh ! oui, il n'est guère mieux traité que moi... Et Bourmont ! Bourmont ! comme ils le travaillent !... Au fait, j'ai peut-être eu tort de le prendre, et les libéraux ont peut-être raison... Mais voyez un peu l'audace, l'assurance de ces

gens-là. Ne s'avisent-ils pas de parier pour le refus formel de Rigny ? Ils s'accordent tous à dire que l'amiral de Navarin n'acceptera pas ! mais un portefeuille, cent vingt mille francs d'appointemens, de la puissance, du crédit... qui pourrait résister à cela ?... Un amiral n'est-il pas un homme comme un autre !... D'ailleurs, la Bourdonnaie et Bourmont m'ont assuré que Rigny accepterait... donc il acceptera. Au surplus, le télégraphe a dû l'instruire de sa nomination ; je ne tarderai pas à savoir à quoi m'en tenir sur cette affaire... Eh bien ! si par hasard Rigny refuse, nous trouverons des amateurs... Oh ! nous n'en manquerons pas plus pour la marine que pour les affaires ecclésiastiques...

(Un valet-de-chambre annonce madame la comtesse Ducayla.)

Madame Ducayla ! que me veut-elle ?... Ah ! ce sont sans doute encore des complimens, des félicitations ! Il faut subir sa grandeur avec sa résignation.

(Madame Ducayla entre, et M. de Polignac va au-devant d'elle.)

Soyez la bien-venue, madame la comtesse ; vous m'excuserez, sans doute, si je n'ai pas encore eu l'honneur de me présenter chez vous depuis mon retour.

MADAME DUCAYLA.

Vous n'avez pas besoin d'excuse, mon prince; c'est moi, au contraire, qui dois réclamer votre indulgence pour la liberté que j'ai prise de vous interrompre, au milieu de vos méditations sur les affaires publiques.

M. DE POLIGNAC.

Il est vrai, madame la comtesse, que je suis un peu occupé en ce moment, mais pour vous toute occupation doit cesser...

MADAME DUCAYLA.

Je viens, mon prince, pour recommander à votre intérêt un jeune homme que vous connaissez beaucoup, et que votre juste bienveillance a sans doute déjà distingué.

M. DE POLIGNAC.

Parlez, madame la comtesse, que faut-il? Que voulez-vous pour votre protégé?... Est-ce une sous-préfecture, un régiment?... Dites un mot, et vous serez satisfaite; trop heureux, madame la comtesse, de pouvoir vous être agréable en quelque chose.

MADAME DUCAYLA.

Une sous-préfecture, un régiment!... Ah! mon prince, je ne protège pas des colonels, des sous-préfets en expectative.

M. DE POLIGNAC.

Mais encore, madame la comtesse, puis-je savoir...

MADAME DUCAYLA.

Tous vos portefeuilles sont-ils donnés?

M. DE POLIGNAC, *surpris.*

Mes portefeuilles!...

MADAME DUCAYLA.

Oui, avez-vous tout votre monde? Répondez-moi, mon prince, délivrez-moi d'une incertitude pénible... Mon Dieu, serais-je arrivée trop tard!

M. DE POLIGNAC.

Hélas! madame la comtesse, toutes les places sont prises!

MADAME DUCAYLA, *avec émotion.*

Plus rien! plus rien!

M. DE POLIGNAC.

Madame la comtesse, je suis affligé, désespéré de cela... Mais je ne savais pas... et puis nous étions si pressés, si pressés!...

MADAME DUCAYLA.

Ah! je le pense bien!... Fâcheux retard!... C'est sa faute aussi... Il faut que je pense à tout, que je sois ambitieux pour lui... car, sans cela, il ne bougerait pas... Comment, mon prince, la marine, la guerre, les finances, tout est donné?

M. DE POLIGNAC.

Hélas ! comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'ai tout mon monde ; quoique je ne connaisse pas encore la personne que vous venez me proposer, et, sans mettre en doute ses talens, je crois que mes choix seront sanctionnés par l'approbation de tous les gens de bien.

MADAME DUCAYLA.

Comment, mon prince, vous n'avez pas un petit coin pour loger mon jeune homme ?

M. DE POLIGNAC.

Comme j'avais l'honneur de vous le dire, madame la comtesse...

MADAME DUCAYLA.

Mais, à la rigueur, faute d'un ministère, nous nous rabattrions sur une direction générale... N'auriez-vous pas une direction générale, en attendant, monseigneur, que nous puissions avoir un portefeuille ?

M. DE POLIGNAC.

Impossible, madame la comtesse, impossible... Ministères, directions générales... je n'ai plus rien de disponible... Voyons, est-ce qu'une préfecture, en attendant...

MADAME DUCAYLA.

A lui ! une préfecture ! une préfecture ?... Je ne

puis, monseigneur, prendre cela... Quand je vous aurai nommé mon protégé, vous concevrez mon refus.

M. DE POLIGNAC.

Cependant, il y a telle préfecture qui vaut bien une direction générale... (*Il se ravise et se frappant le front.*) Ah ! j'oubliais, moi... Oh ! quel trait de lumière !...

MADAME DUCAYLA.

Monseigneur ! monseigneur ! laissez-vous fléchir... ou plutôt, cherchez bien... Vous trouverez encore un petit, tout petit portefeuille... Si petit qu'il soit... il nous conviendra... Nous avons la guerre... la marine... les finances... les sceaux...

M. DE POLIGNAC.

Le ministère des affaires ecclésiastiques...

MADAME DUCAYLA, *avec l'expression de la surprise et de la joie.*

Le ministère des affaires ecclésiastiques !...

M. DE POLIGNAC.

Oui, madame, je pourrais disposer encore de ce portefeuille, au moyen d'une heureuse division que j'ai imaginée... J'ai placé un monsieur de Montbel à l'instruction publique, et j'en ai détaché d'importantes fonctions, car il est urgent de rendre à la religion son éclat...

MADAME DUCAYLA.

Le ministère de l'instruction publique m'aurait convenu davantage, cependant nous nous accommoderions des affaires ecclésiastiques.

M. DE POLIGNAC.

Mais, madame la comtesse, je ne dois pas vous dissimuler que beaucoup de prétendans sont déjà inscrits sur ma liste; le choix que j'ai à faire est d'une grande importance. Il me faudrait un homme de mœurs pures, d'un caractère élevé...

MADAME DUCAYLA.

Prenez mon Sosthène!

M. DE POLIGNAC.

Quoi! votre Sosthène!... Quel est ce Sosthène, madame la comtesse?... car je ne me rappelle pas précisément.

MADAME DUCAYLA.

Quoi! monseigneur, vous ne connaissez pas mon Sosthène... le directeur chargé...

M. DE POLIGNAC.

Monsieur le vicomte Sosthène de La Rochefoucault!... ah! oui... bien...

(Il sourit.)

MADAME DUCAYLA.

Oui, mon prince, lui-même... Et un homme capable encore!

M. DE POLIGNAC.

Je n'en doute pas, madame la comtesse, je n'en doute pas; mais il me faudrait un homme qui fût à la fois théologien et administrateur tout à la fois.

MADAME DUCAYLA.

Prenez mon Sosthène!

M. DE POLIGNAC.

Il serait nécessaire que le nouveau ministre des affaires ecclésiastiques pût nous aider aux deux chambres, qu'il fût habitué aux discussions parlementaires, qu'il fût éloquent, enfin.

MADAME DUCAYLA.

Prenez mon Sosthène!

M. DE POLIGNAC.

Mais en outre, madame la comtesse, je vous prie de faire bien attention à ceci: Il faudrait que le nouveau ministre se fût distingué ou pût se distinguer dans la chaire évangélique...

MADAME DUCAYLA.

Prenez mon Sosthène!

M. DE POLIGNAC.

Vous ne réfléchissez peut-être pas assez, madame la comtesse, aux difficultés que présente un tel ministère: celui qui l'aura, doit, par son crédit auprès du clergé, par son influence en cour de Rome, justifier mon choix.

MADAME DUCAYLA.

Prenez mon Sosthène !

M. DE POLIGNAC.

Mais, madame la comtesse, remarquez, je vous prie, qu'un ecclésiastique nous conviendrait bien mieux qu'un laïque.

MADAME DUCAYLA.

Prenez mon Sosthène, monseigneur, prenez mon Sosthène !

M. DE POLIGNAC.

Ne craignez-vous pas, madame la comtesse, que l'intérêt que vous portez au vicomte ne vous aveugle un peu, pardonnez-moi cette expression. Je ne doute pas, je vous le répète, du mérite de votre protégé ; mais de la direction des beaux-arts à la direction des affaires ecclésiastiques, la transition ne vous semble-t-elle pas trop brusque ? telle du moins elle me semble, madame la comtesse.

MADAME DUCAYLA.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, monseigneur ; parce que mon jeune homme passerait du profane au sacré, vous jugez qu'il ne remplirait pas les conditions exigées, que sa nomination pourrait déplaire. L'homme qui, dans les jardins d'Armide, et dans le palais de Circé, a su se garantir de toutes les séductions ; celui dont la vertu est

restée pure dans l'atmosphère de la frivolité et du plaisir, a subi une épreuve terrible. Interrogez tous les échos de la rue Grange-Batelière, prenez les plus exactes informations dans les coulisses de l'Opéra, il n'y a qu'une voix sur la moralité de mon jeune homme, et les persécutions qu'il a essuyées avant d'arriver à la régénération morale de l'académie royale de musique parlent plus haut que tous les éloges, que tous les panégyriques.

M. DE POLIGNAC.

Vous avez raison, madame la comtesse, c'est une épreuve terrible que d'avoir gouverné l'Opéra pendant plusieurs années ; il fallait un grand fonds de vertu pour en sortir victorieux ; mais la vertu ne suffit pas pour remplir dignement les fonctions de ministre des affaires ecclésiastiques ; elles exigent un talent tout particulier, des connaissances spéciales.

MADAME DUCAYLA.

Monseigneur, le vicomte Sosthène n'est pas un homme ordinaire : arts, sciences, théologie, tout est familier à l'élève de l'abbé Legris-Duval. Il a fait des études, de très-fortes études, perfectionnées par le travail et l'expérience ; enfin vous ne pouvez faire un meilleur choix. S'il faut des certificats, nous en aurons.



M. DE POLIGNAC.

Je vous crois, madame la comtesse, mais vous m'accorderez quelques instans pour réfléchir, je vous les demande, je vous supplie de m'en accorder.

MADAME DUCAYLA.

Quoi! vous balanceriez? vous hésiteriez, monseigneur?

M. DE POLIGNAC.

Je n'hésite pas à regarder votre protégé comme un homme très-capable; d'ailleurs, le nom qu'il porte est une garantie, une recommandation suffisante; cependant, je dois me concerter avec mes collègues. Mais je vous promets, madame la comtesse, de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous plaire.

MADAME DUCAYLA.

Je compte sur votre parole, monseigneur. Je vais de ce pas préparer mon jeune homme, lui rendre compte de notre entrevue...

M. DE POLIGNAC.

Peut-être, madame la comtesse, serait-il mieux de ne lui rien dire, de lui ménager le plaisir de la surprise, et puis, si les circonstances, si quelques obstacles imprévus venaient paralyser nos bonnes dispositions, jugez du désappointement de ce bon Sosthène.

MADAME DUCAYLA.

Soit, monseigneur; je rends hommage à la sagesse de ce conseil. Mais n'oubliez pas ce que vous m'avez promis. Si Sosthène n'a pas de ministère, je m'en prends à vous, à vous seul, monseigneur.

M. DE POLIGNAC.

Ah! madame la comtesse, vous vous exposeriez à être injuste, car si votre protégé n'est pas ministre, ce ne sera pas ma faute, je vous le jure.

(Madame Ducayla sort, et M. de Polignac la reconduit jusqu'à la porte de son cabinet, en lui adressant des protestations de dévouement, puis il continue ainsi:)

Ah! les femmes! les femmes! elles ne doutent de rien. Il faut convenir que l'ami Sosthène a dans cette bonne comtesse un éloquent avocat. Mais ne serait-il pas bien plaisant de voir le directeur de l'Opéra à la tête des affaires ecclésiastiques! C'est pour le coup que les brocards, les plaisanteries pleuvraient sur lui et sur moi. Que Sosthène reste aux beaux-arts tant qu'il voudra, je ne le troublerai pas dans ses fonctions; mais que son ambition ne s'élève pas plus haut. Cependant, j'ai promis à sa protectrice, j'ai promis... Eh bien! je ne tiendrai pas. Pourquoi aussi me demander l'impossible, et puis la raison d'état, le bien public, excel-

lentes excuses quand on veut éconduire poliment des solliciteurs et des solliciteuses !

(Un valet-de-chambre entre et annonce M. l'amiral de Rigny.)

Enfin, je vais confondre les prédictions insolentes des feuilles libérales !

(Il fait quelques pas au-devant de l'amiral, qui entre.)

M. DE RIGNY.

Monseigneur, permettez-moi de vous adresser mes félicitations sur votre avènement au trône ministériel, et mes remerciemens pour ma nomination au ministère de la marine.

M. DE POLIGNAC.

Vous étiez désigné, monsieur l'amiral, par l'opinion publique, et je m'estime fort heureux d'avoir été son interprète, en vous appelant à une place où votre talent va briller d'un nouvel éclat, et rendre de nouveaux services à la patrie.

M. DE RIGNY.

Ah ! monseigneur, mon mérite est bien mince, mon faible talent n'était pas digne de la place à laquelle vous avez bien voulu m'appeler.

M. DE POLIGNAC.

La modestie, monsieur l'amiral, est toujours la compagne de la vieille gloire ; le vainqueur de

Navarin doit être modeste, et je m'attendais à vous voir vous dérober ainsi à des éloges consacrés par l'admiration de la chrétienté.

M. DE RIGNY.

Quoi ! monseigneur, vous daignez me parler de Navarin...

M. DE POLIGNAC.

Comment, en présence du guerrier qui a illustré le pavillon français dans cette journée à jamais célèbre, ne parlerais-je pas de sa gloire, n'attesterais-je pas cet héroïque souvenir ?

M. DE RIGNY.

Ah ! monseigneur, *le trophée de Navarin restera bientôt inaperçu dans l'histoire.*

M. DE POLIGNAC, *troublé.*

Non pas... non pas, il sera toujours aperçu.... Ce sera comme un fanal, comme un phare qui éclairera les fastes nationaux.

M. DE RIGNY.

J'avais espéré d'abord, non pas pour moi, mais pour mes braves compagnons, pour la marine française, que le combat de Navarin serait regardé, non-seulement, comme un acte de courage, mais encore comme une bonne action, puisque nous avons contribué à sauver les restes de la population grecque décimée par les tigres de l'Égypte et de

Bysance... J'ai depuis reconnu mon erreur ; c'est la *Gazette de France* qui m'a détrompé, la *Gazette*, journal du ministère nouveau, doit être crue, monseigneur...

M. DE POLIGNAC, avec une émotion visible et d'une voix altérée.

La *Ga...* la *Gazette de France*... monsieur l'amiral... la *Gazette de France* a voulu dire... ou plutôt n'a pas voulu dire...

M. DE RIGNY.

Si elle n'avait dit que cela, si elle s'était contentée de déprécier le courage et le mérite de mes compagnons d'armes, nous nous serions facilement consolés de cette opinion qui n'est pas celle de la France, Dieu merci ; mais elle a attaqué la journée de Navarin au profit des Turcs, elle les a présentés comme des martyrs de notre canon, et puisque la *Gazette de France* est le journal du nouveau ministère...

M. DE POLIGNAC.

C'est un *lapsus calami*, une étourderie de la part du rédacteur, je vous le jure, monsieur l'amiral ; il ne faut pas prendre à la lettre ce que disent les journaux... Au surplus, je destituerai, je gronderai, je tancerai le rédacteur qui a écrit de pareilles sottises ; voyons, monsieur l'amiral, par-

donnez-lui, pardonnez-nous ; vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une phrase de journal qui nous privera d'un collègue tel que vous ; vous acceptez, je puis donc vous appeler mon collègue.

M. DE RIGNY.

Monseigneur, je retourne à Toulon... là, je servirai mon pays beaucoup mieux que dans la rue Royale.

M. DE POLIGNAC.

Quoi ! vous refusez le ministère de la marine, monsieur l'amiral ?

M. DE RIGNY.

Oui, monseigneur, et je repars pour Toulon aujourd'hui même.

M. DE POLIGNAC.

Le portefeuille ne vous empêcherait pas d'être préfet maritime ; si vous tenez tant à votre préfecture, nous avons des chefs de divisions qui feront marcher le ministère pendant votre absence, et un bon secrétaire-général n'est pas difficile à trouver. Car, voyez-vous, nous tenons beaucoup à votre nom sur notre liste ; nous avons besoin d'un nom tel que le vôtre...

M. DE RIGNY.

Monseigneur, permettez que je me retire.

M. DE POLIGNAC.

C'est bien décidé, monsieur l'amiral, vous refu-

sez... vous ne voulez pas être des nôtres... vous avez tort, très-grand tort... C'est bien décidé?

M. DE RIGNY.

Oui, monseigneur, et je vous prie de faire agréer mon refus.

M. DE POLIGNAC.

Cent cinquante mille francs d'appointemens, un hôtel magnifique, des chevaux, des voitures et de l'agrément surtout, beaucoup d'agrément... Cela mérite réflexion, monsieur l'amiral.

M. DE RIGNY.

Adieu, monseigneur, je pars ce soir même pour Toulon.

M. DE POLIGNAC.

Bon voyage, monsieur l'amiral, bon voyage!

## SCÈNE XI.

LE CABINET DE M. DE LA BOURDONNAIE.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Bonjour, monsieur, bonjour... Ah! vous êtes des nôtres, vous!

LE POÈTE.

Monseigneur, je viens invoquer l'intervention de

votre justice pour une affaire purement littéraire, et j'ose me flatter que je n'aurai pas trop présumé de votre bienveillance pour les lettres. La censure, monseigneur, est quelquefois bien susceptible.

M. DE LA BOURDONNAIE.

La censure, monsieur, fait son devoir; elle ne saurait, par le temps qui court, être trop sévère, car l'indulgence favorise le scandale; et le scandale est la ruine des mœurs publiques.

LE POÈTE.

Dieu merci, monseigneur, j'ai respecté les mœurs publiques, et si la censure fait son devoir, je connais celui du poète. On exige des suppressions, des retranchemens si extraordinaires dans mon ouvrage, que, si je consens à les faire, si je m'exécute de bonne grâce, mon ouvrage n'aura plus ni queue ni tête; enfin, j'ai pris le parti d'en appeler à votre équité.

M. DE LA BOURDONNAIE.

Vous avez bien fait, monsieur, vous avez bien fait. J'ai lu votre pièce...

LE POÈTE.

Quoi, déjà, monseigneur? alors je suis sûr que la censure a tort, et je me félicite d'avoir sollicité une audience qui mettra un terme à ma cruelle perplexité.